

## Origines des Nabatéens

Je ne touche, dans cette conférence, qu'à des problèmes de l'origine linguistique et de l'origine ethno-géographique de cette nation importante de l'antiquité. Ailleurs, je me pencherai sur des concepts primordiaux de leur religion, fort originale.

### 1. Langue maternelle des Nabatéens

Amorcée par l'explosion migratoire en toutes directions aux environs de l'an 1200, une nouvelle carte linguistique du Proche Orient s'établira lentement mais solidement. Pour le premier millénaire avant l'ère chrétienne, on a l'habitude de distinguer les groupements suivants:

- 1) langues cananéennes: dialectes phéniciens des villes méditerranéennes, des parlers employés en des petits états territoriaux aussi bien en Palestine, tels la Judée et la Samarie—l'hébreu samaritain étant très proche du phénicien; p. ex. št, 'an', dans les deux, contre šnh de l'hébreu de Jérusalem—, qu'en Transjordanie, ainsi 'Ammân, Moab, Edom.
- 2) famille araméenne qui se développait en premier lieu dans le chapelet de petits royaumes dispersés le long de l'Euphrate, puis éparpillés dans la Syrie septentrionale et centrale, l'expression en araméen destinée enfin à assurer les relations internationales, directes et écrites, des empires successifs: assyrien, néobabylonien, surtout le perse, et encore au début de deux grands états territoriaux hellénistiques, le lagide et le séleucide.
- 3) enfin une multitude d'idiomes épigraphiques, d'une part massés en un vague bloc nord-arabique (safaitique, thamoudéen, liḥyanite, ḥaséen, . . .), et d'autre part, pour l'Arabie méridionale, réunis en groupe compact de quatre langues bien connues, que Beeston propose d'étiqueter 'langues saïhadiques'.

Hélas, cette répartition souffre chroniquement d'une confusion regrettable entre les critères purement structurels du langage et des indices puisés aux alphabets et écritures. Si l'on ne retient qu'un seul trait morphologique primordial, notamment l'absence ou la présence de l'article morphématique

défini, puis, en second cas, sa position et sa forme phonétique, on aboutit à une division trinaire qui se réduit en fait au double schème binaire suivant:

Nord → Sud: A2—B—A1  
(lettres—synchronie, chiffres—diachronie).

Ainsi dans les zones marginales, aux extrémités de l'axe Nord-Sud, où la périphérie nord déborde largement sur le centre, nous retrouvons, vers le 6<sup>e</sup> siècle par exemple, l'article affixé, postfixé, -â de l'Araméen, et -ân du Sud-arabe. L'énorme étendue qui reste, depuis les emporia de la Méditerranée jusqu'aux oasis du Golfe Persique, et de l'Irak méridional, par la Jordanie et la presque île d'Arabie, jusqu'aux confins du Saïhad, se gonflait en une vaste marée de groupes ethniques parlant chacun une langue différente, mais possédant le même article préposé han-, dont la consonne dentale s'assimilait normalement à l'amorce consonnantique du nom, donc haCC, la double majuscule exprimant une consonne longue plutôt que double. La consonne liquide restait intacte devant les laryngales en certains dialectes: p. ex. han-'Ilat, nom de désse dans le qédarite de l'une des inscriptions araméennes de Tell el-Mašḥûṭa en Egypte, 5<sup>e</sup> siècle; -han'ilat, dans des noms propres du haséen sur la côte ouest du Golfe; han-'Aktab, nom de dieu en liḥyanite de l'oasis de Dédan.

Les envahisseurs han- submergèrent aussi des contrées largement peuplées du Yémen, productrices d'encens et de myrrhe, échelles du trafic intercontinental. Ils adoptèrent bientôt les langues locales, archaïques (au même niveau que l'accadien, une sibilante fournissant le suffixe pronominal de la 3<sup>e</sup> personne et le préfixe verbal causatif), tout en gardant, bien respectueusement, leur anthroponymie d'origine, dans laquelle le causatif était ha-

En termes de biologie, l'affirmation linguistique de l'identité ethnique des Nabatéens pourrait bien être désignée comme une mutation. Cette identité, la prise de conscience d'être tout à fait différent, s'opéra au prime abord au sein d'une large famille; nous autres nous aimons suivre l'histoire d'un peuple en parlant de clans, de tribus, d'ethnies, de la nation. Les Sémites de l'époque et de la région qui nous concernent, si l'on en juge par l'épigraphie safaitique, n'étaient sensibles

qu'au binôme: 'ahl, 'famille', à sept générations, et 'al, 'tribu', à partir du huitième descendant; le zéro lexical exprimait en principe un grand peuplement où les liens du sang ne valaient que pour le sommet de la pyramide sociale. Dans le cas qui nous concerne, l'historien restituera 'ahl Nabât et 'al Nabât, et essaiera de décrire la nation des Nabât.

L'article mutant de la 'ahl Nabât mutante était 'al-. Celui-ci, dans le cadre grammatical fondamentalement identique, s'épanouira, douze cents ans plus tard, en tant qu'une langue internationale, créatrice des deux grandes littératures, islamique et chrétienne.

La premier témoin du parler nabatéen arabe est, bien entendu, Hérodote d'Halicarnasse qui rencontra un guide arabe assez érudit dans le Delta d'Égypte vers l'an 447 av. J.-C. D'après son cicerone, la déesse suprême des Arabes s'appelait Alilat (Histoires, III 8), donc 'al-'ilat, 'la Déesse'; plus précisément pour le 5<sup>e</sup> siècle: 'al'ilatu, mais la desinence du nominatif, étant une voyelle très brève, ne fut pas perçue par l'oreille du Grec qui inscrivait ce nom divin exotique sur son carnet, un petit rouleau. Par ailleurs, l'accent tonique frappait l'avant-dernière syllabe, et devenu expiratoire provoquait des changements de prononciation:

'al'ilatu > 'al'ilat > 'al'lat > 'allat.

Sans entrer dans le détail, que je réserve pour une autre occasion, je maintiens fermement que lorsque le père de l'historiographie européenne parle, au défini, des 'Arabes', il se réfère presque toujours aux Nabatéens; je pense même d'avoir trouvé chez lui le nom sémitique ancien du 'Ain Wâdi Mûsa.

Quoi qu'il en soit d'un passage ou de l'autre des maigres Arabika du Ionien, et sans s'arrêter sur des anthroponymes des deux groupes de graffites 'thaymanites' (celui de Winnett et celui de Harding) qui me semblent pertinents, il nous faudra attendre: 1) l'époque hellénistique avancée pour reconstruire les noms des divinités nabatéennes, essentiellement 'Allat et 'Allâh < 'al-'ilâh, (ce couple nabatéen remplaçant le proto-sémitique El et Elat), dans l'onomastique safaitique selon le calcul généalogique; 2) les environs de l'an 100 avant notre ère, pour épingler dans la montagne du Liban, au-dessus de Byblos, le plus ancien sanctuaire consacré à Allat (dédicace araméenne ituréenne, de proche publication), et pour réperer, dans l'île de Délos, un riche Gerrhéen qui se nommait Thémallatos, Têm-'Allat, 'Serviteur d'Allat'; et ainsi de suite.

J'aimerais, cependant, souligner que l'arabe nabatéen n'était guère le même que l'arabe classique bi-confessionnel, ce qui est d'ailleurs tout naturel: chaque langue évolue à travers des grilles du temps et de l'espace, sinon de la pensée. Ici encore, Hérodote nous fournit une transcription utile. Quand il séjournait à Babylone, on lui avait dit qu'une même déesse s'appelle pour les Assyriens Mulitta, pour les Arabes Alitta; Hist., I 131. Le premier nom a été très exactement transcrit en caractères grecs: le babylonien mullît signifie 'celle qui rehausse, exalte', le féminin singulier du participe

causatif actif, et l'épithète, occasionnelle, d'Ishtar. L'arabe Alitta n'est pas du tout une coquille manuscrite de Alilat déjà citée, comme on le prétend constamment, mais de toute évidence le participe simple du même verbe 'être haut', 'ly; à retranscrire 'Alît(a), '(déesse) Haute'. Qu'on veuille remarquer l'affixe féminisant strictement consonantique, -t, le même qu'utilisaient fréquemment les Phéniciens et les Juifs du Royaume du Nord, par opposition à -at, > ah > a, des langues araméennes, de l'hébreu biblique, de l'arabe classique. Plus tard nous retrouverons une autre déesse arabe, celle du Destin, Némésis; en nabatéen son nom se féminisait morphématiquement, livrant la forme Manaw-t (opposer le féminin interne en safaitique: manay, provenant de manaw), qu'on prononçait d'abord manawt, puis manaut, enfin manôt, et écrivait, indifféremment à la période postérieure, mnwt et -mnt. L'arabe classique Manât provient, en revanche, par contraction, de Manawat, pluriel Manawât.

Epiphane de Constantia, qui habita longtemps en Palestine pendant la deuxième moitié du 4<sup>e</sup> siècle, rapporte qu'en son temps, durant la fête d'hiver analogue à l'Épiphanie chrétienne du 6 janvier, dans le temple principal de Pétra, eidôleion, on chantait des hymnes en arabe, Arabisti, en l'honneur de la Vierge qui s'appelait en arabe Chaamou; Panarion, II 51.22. Cet écrivain polyhistor était suffisamment érudit pour savoir reconnaître le parler proprement arabe et ne pas le confondre avec l'araméen, qu'il saurait pertinemment désigné par un adverbe: Suristi, Chaldaisti, ou un autre. Nous sommes donc fixés, de manière absolument certaine, qu'à cette époque, et sans doute jusque vers 450 (la 'Vie de Barsaumâ' syriaque, sur le paganisme à Pétra), se perpétuait l'usage de la langue arabe nabatéenne en tant que Parole religieuse et liturgique. Précisons en passant, que le terme arab qu'Epiphane transcrit n'a rien à voir avec la Ka'ba de la Mecque; légèrement corrigé (supprimer la barre dans le deuxième alpha majuscule), chalmou n'est autre que le nom abstrait galmû, 'virginité'. Le dieu Dousarès était, par conséquent, célébré à l'occasion anniversaire de sa nativité, comme l'enfant de la vierge: le 'fils', la 'descendance', le 'fruit', vel sim., 'de virginité'. Noter enfin qu'à l'époque byzantine on préserve toujours le consonantisme sémitique enrichi, la lettre grecque chi transcrivant ici le son ġ et non pas ç; pour cette dernière consonne cf. un autre dérivé nominal de la même racine, l'araméen nabatéen 'lym', 'garçon', ce qui d'ailleurs n'est qu'une graphie, ne reflétant pas forcément une prononciation donnée.

Il suffit de parcourir le dictionnaire de Cantineau pour s'apercevoir du nombre de noms propres nabatéens munis de l'article 'al. Dans le lot d'environ 900 inscriptions et graffites que j'ai tous vus et revus, recopiés et copiés, à Pétra et dans ses parages, il n'y a que deux anthroponymes préfixés de l'article ha-: seulement deux Thamoudéens ou Safaïtes, reconnaissables explicitement, qui obtinrent le privilège bien envié de pouvoir entrer dans la ville et la permission de l'inscription de leurs noms en écriture nabatéenne araméenne. L'onomastique seule, nous venons de le voir pour l'Arabie méridionale, n'implique pas automatiquement l'emploi de la langue 'al

dans la vie quotidienne. Néanmoins je suis persuadé que les Nabatéens parlaient bel et bien arabe dans leur vie familiale, tribale, nationale, qu'ils fussent circonscrits aux territoires villageois et citadins, résidants, habitants saisonniers, ou itinérants, et cela jusqu'au Bas Empire au moins. L'aramaïsation massive de la Transjordanie et du Sud de la Palestine n'advint qu'à la période byzantine, cet araméen, effectivement parlé donnant à son tour naissance à la langue littéraire christo-palestinienne.

Les inscriptions nabatéennes araméennes, en langue et écriture (tout au moins la seconde) spécifiques, nationales, à partir du milieu du 3<sup>e</sup> siècle avant J.-C., dérivent toutes les deux de l'araméen impérial perso-hellénistique, mais elles sont trop stéréotypées, ou bien trop coulées dans le formulaire juridique tout fait (ainsi les grands textes de fondation funéraire à Hégra, les actes consignés dans les papyrus du Wâdi Ḥabra), pour qu'on arrive à y détecter sans hésiter une population arabophone sous-jacente. Force nous est de chercher des textes moins formels, plus spontanés dans leur expression des préoccupations du moment. Il n'y en a pas beaucoup à l'heure actuelle. Voici un joli graffite, copié par Savignac à Medâin Sâleh au début du siècle; Sav 109, p. 229 (cf. CIS II 298):

l' šlm 'wt'l br tymw  
dy nḥt lšr' ns' xv  
w'bd wml bsl'n C ḥrty.

Je traduis: 'Que soit bien sain et sauf Ḡôṭ'el fils de Têm(û), lequel est descendu au Šarâ avec 15 caravanes et s'est enrichi progressivement jusqu' (à la somme de) 100 tétradrachmes d'(étalon) arétien'. Je paraphrase: . . . sain et sauf physiquement et spirituellement . . ., qui faisait navette entre Hégra et Pétra, plutôt qu'entre le port de Hégra<sup>1</sup> et la capitale, l'énorme entrepôt d'une économie-monde (terme de Braudel), à titre de conducteur chamelier, en gagnant environ 28 deniers nabatéens par voyage aller-retour, ce qui fait un bon salaire.

Sous le règne de Rabbel, vers la fin du premier siècle de notre ère, une belle propriété coûtait 400 tétradrachmes<sup>2</sup>. Je présume qu'à son 30<sup>e</sup> tour notre bon Ḡôṭ'el n'écrivait plus sur les rochers d'une ville marchande, il se prélassait dans son propre jardin. Vers l'an 250 avant J.-C. une entrée des archives de Zénon enregistre: 'Partant de Sidon à Gaza (188 miles), à vide, pour une charge de briques ils ont perçu de

Zênodôros 10 drachmes'; pap. Col. 2, lignes 2–5. Entretemps intervenait évidemment la dévaluation, car le graffite de Medâin Sâleh date des années 1–70, plus ou moins.

Ce qui nous intéresse plus directement ici c'est l'empreinte arabe de cette courte relation; de l'arabe proviennent indiscutablement le pluriel brisé de ns'(t), 'déplacement', et les deux verbes de la dernière ligne, dont le premier, 'abad(a), 'durer', modifie syntactiquement le sens du second, mâl(a), 'être riche'.

Parfois c'est une circonstance institutionnelle qui force l'expression arabe à percer la surface rigide d'un texte araméen. Désormais célèbre, l'épithaphe de Pétraïos au Bâb es-Sîq, éditée par Starcky et revue par moi-même<sup>3</sup>, laissait mon subconscient en éveil. Quelque chose y clochait, même si l'on voulait accepter mes suggestions, en particulier l'aspect hellénique de l'adoption, relevant du droit de la polis de Gerasa. Récemment, ayant décelé dans les inscriptions safaitiques quelques témoignages sur des donations immobilières accordées par des rois nabatéens à des tribus sud-syriennes (snt whb hmlk . . .), j'ai finalement trouvé le join. Dans l'inscription funéraire en question il faut couper dy hwhb rqm̄w, et non pas dy hwh brqm̄w; traduire en conséquence: 'qui (lui) fut accordé en donation par la (municipalité de) Pétra'. L'intérêt grammatical qui résulte de cette coupe égale bien l'aspect institutionnel; le premier échantillon, incontestable à mon avis, du causatif arabe nabatéen à préfixe ha- (donc pas l'archaïsme ou le dialectisme araméens en des cas analogues), contre le 'a- de l'araméen plus récent, des langues nord-arabiques, de l'arabe classique.

## II. Cultes ancestraux et patries des Nabatéens

Rappelons d'abord les données épigraphiques à ce sujet, déjà présentées en 'Dédicaces . . .', pp. 211s.73s.95–101, et en ARNA, pp. 157s.

Une dédicace en écriture palmyrénienne tardive, gravée sur un cippe de 21 × 35 cm. (que le Père Jausen trouva remployé dans le cimetière de l'oasis de Palmyre), se lit comme suit:

'bd whblt br 'bmr̄t l'lh š'b[w] 4 dy mqr' gd 'nbṭ' l' ḥywh̄y [wḥy]y brh [. . .]; cf. CIS II 3991.

Donc un Wahballat ('Cadeau de 'Allat'), fils de Abammart<sup>4</sup>, laisse dans un sanctuaire de Palmyre l'ex-voto dédié à son dieu ancestral, la Fortune des 'Anbât, qui s'appelle

<sup>1</sup> L'actuel site côtier d'el-Wagh, à 180 km. d'env. de Medâin Sâleh. 'Le long du golfe Elanite intérieur', Ptolémée cite le 'mont Hippos' à 66° 50' 37" 20' et le 'Hippos village' à 66° 50' 27" 20'; vi 6.2. Ce toponyme n'a évidemment rien à voir avec le grec 'Cheval'. J'y détecte la forme araméenne récente 'lppê, < 'Inpê, provenant de la forme plus ancienne 'Anpê, qu'on complètera par ('Anpê) Hegrâ, donc la 'Face de Hégra', donnant sur la mer, le port de cet emporium situé à l'intérieur des terres. En Phénicie un promontoire portait en grec le nom de Theouprosôpon ou Lithouprosôpon, en arabe Wagh al-Ḥagar. Aujourd'hui ce nom se conserve dans le vocable 'Enfê, qui est le nom d'un bourg important entre Tripoli et Batroun. Le toponyme libanais est donc l'araméen 'Face', identique, à l'assimilation de la liquide près, à celui du cartographe ancien, étant entendu que l'araméen christo-libanais succéda au phénicien païen Fanê-'El, > Fnê-'El/Rocher) > 'Efnê. Ce nom moderne Enfê/Anfi reste 'unklar' à S. Wild, Libanesische Ortsnamen, Beirut 1973, p. 175.

<sup>2</sup> J. Starcky, RB LXI 1954, pp. 161–181; fragment C, ligne 2: [. . . sl] 'yn 'rb' m'h; pl. IIIA.

<sup>3</sup> Starcky, ADAJ x 1965, pp. 44–46, et RB LXXII 1965, pp. 95–97; Milik, ADAJ XXI 1976, p. 150 note 15 et p. 151 note 16. Maintenant, je traduis cette inscription comme suit: 'Ceci est le monument funéraire de Pétraïos fils adoptif et bien-aimé (mot à mot: 'fils de l'adoption et de l'estime'), qui avait été cédé gracieusement par Pétra; lequel mourut à Giraš et a été enterré là-bas; (le monument) que lui a fait faire Taimû son père nourricier'. L'acte d'adoption fut enregistré aux archives de Gerasa, rédigé en termes de droit local, hellénique; ceci explique la formule br trp̄ts, le terme grec de cette construction génitive étant à considérer comme un nom abstrait, indéclinable, qui signifie: 'statu d'enfant adopté dans une polis'.

<sup>4</sup> Je préfère actuellement l'étymologie persane de ce nom, apânmart, proposée par Chabot dans le Corpus, à la mienne, sémitique, que je cite dans 'Dédicaces', p. 329. En effet, dans la région dont nous allons parler le mélange ethnique et culturel des Indo-ariens, des 'Chaldéens' que des écrivains anciens y logent, des Arabes han- et 'al-, est bien naturel au terme de la géographie humaine. Sur des Chaldéens, Strabon XVI 1.6: 'There is also a tribe of the Chaldaeans, and a territory inhabited by them, in the neighbourhood of the Arabians and of the Persian Sea, as it is called'; Jones, VII, p. 203.

aussi le Dieu de Š'b. Remarquez que l'auteur de ce texte utilise la graphie phonétique, populaire, de l'ethnonyme (qui recoupe Anabataioi d'un papyrus Zénon et une variante de 'Nabatéens' dans le Périple de la mer Rouge), à l'encontre de l'orthographe historique et officielle du Royaume nabatéen: nbṭw et, en transcription, Nabataioi, Nabataei, p. ex. dans la bilingue latino-grecque des plus officielles qui se dressait au Capitole, ce nombril de l'empire romain.

Sur le territoire des rois des Nabatéens ne subsiste que le culte topique du 'Elâh de Š'b. Ainsi son temple pétréen a été reconstruit entre la 11<sup>e</sup> et la 17<sup>e</sup> année du dernier Rabbel par une famille arabe nabatéenne de Sôday, la ville grecque de Dionysias. Ce sanctuaire fut consacré 'à 'Elâh Š'b qui réside [à] la Racine<sup>5</sup> de Ḥubtâ', l'lh š'bw dy [b]šl ḥbt'. Au Gebel Etlîb jouxtant la petite plaine de Medâin Šâlêḥ, une niche a été creusée et désignée comme l'objet et le lieu de culte, msgd'; elle fut destinée au [l]h ]š'bw 'lh[? dy b . . .]. J'ajoute maintenant qu'elle est à dater du règne soit du dernier Obodas ('bdt de la ligne 5) soit de son père Mankû<sup>6</sup>, l'un et l'autre dans la deuxième moitié du premier siècle ar. J.-C.

Le vocable š'bw dénomme à ne pas en douter la région où avaient vécu les Nabatéens avant leur migration vers la Syrie du Sud, la Transjordanie, l'Arabie du Nord et du centre. En partant, ils transportèrent dans leurs bagages spirituels le culte du protecteur divin de la patrie primitive dont l'image s'estompait sur l'horizon. Mais ils ne pouvaient point y inclure la vénération de la Fortune ancestrale, restée intimement liée au lieu de la sépulture de leurs premiers ancêtres, le tombeau qu'ils laissaient derrière eux, en principe à tout jamais.

Au moment de publier les 'Dédicaces', en 1972, je ne suis pas arrivé à localiser le toponyme Š'b, étymologiquement '(terrain) difficile, où il est dur de vivre', sur les cartes modernes ni chez les géographes anciens. Vers une partie du Proche Orient qu'il conviendra d'examiner de plus près nous oriente la patrie d'un autre peuplement nabatéen, venu plus tard dans l'Ouest. Cette grande tribu, dont le centre culturel se situait à Šalhâd du Hauran, et dont l'un des ressortissants se qualifiait nbṭy' rwḥy', 'de la (nation) nabatéenne, de la (tribu de) Rawwâḥ', dans une inscription palmyrénienne, vénérât Allat comme 'leur Déesse' ancestrale, ce qui est plutôt exceptionnel à l'encontre des innombrables 'elâhîn-theoi tribaux. Or, les Rawwâḥiens invoquaient leur Allat sous l'épiclese de d't 'ltd/r, forcément une appellation topique: 'Celle de',—ou plus exactement 'Maîtresse',—'de (la contrée nommée) 'al-'tr/d. Afin d'identifier ce territoire, essayons, à l'aventure, le répertoire géographique de Claude Ptolémée du 2<sup>e</sup> siècle de notre ère. Dans le coin nord-est de l'Arabie Déserte il épingle, par les coordonnées 76° 25' le sommet du mont Zamês,

puis il écrit: 'près du mont Zamês, à l'ouest de lui, (vivent, ou: vivaient) les Apataioi et les Athritai'; vi 6. 20 et 21.

Les Athr-ites du savant alexandrin s'identifient aisément avec les habitants du pays de 'al-'Atr (ou plutôt 'al-'Aṭr) dont parle la dédicace nabatéenne araméenne de l'autel šalhâdien que nous venons de citer. Leurs voisins et aînés ne peuvent être que les Nabatéens: Apataioi < Appataioi < Abbataioi, (pour p × b, cf., en note 4, Apân-mart × 'bmr), < 'Anbât- du même texte dédicatoire. Rapportées sur la carte actuelle de l'Arabie Saoudite, les coordonnées de Ptolémée nous mènent vers la zone de Mutair<sup>7</sup> à l'E-SE de Quweit, qui est un petit haut-plateau dépassant mille mètres. Un habitat permanent dans les parages de cette montagne est difficilement concevable; tout comme aujourd'hui, n'y pouvaient transiter que des nomades en transhumance saisonnière. Rappelons néanmoins, à titre d'analogie, ce que dit la Bible sur les origines ethno-géographiques d'Abraham. Tout d'abord on énonce les origines quasi légendaires de sa famille en la déclarant provenir de la très lointaine Our des Chaldéens. Mais les rédacteurs de la Genèse se montrent circonspects, cette tradition relevant davantage des récits mythiques et de la poésie liturgique chantant les gestes des patriarches nomades. Ensuite, on donne la deuxième patrie d'Abraham, cette fois-ci bien historique: la région de Ḥarrân dans le Nord-Ouest de la Mésopotamie, avec laquelle Abraham et ses descendants maintiendront des relations endodémiques plusieurs fois rapportées dans le récit.

En poursuivant l'analyse de données fournies par l'oeuvre de Ptolémée, on arrive à la conclusion qu'en bon ethnologue qu'il était, il a dû recueillir sur les Nabatéens des renseignements assez suivis:

- 1) Les Nabatéens et leurs cadets Athrites, nomades, provenaient de la région située à l'ouest du mont Zamês;
- 2) ils s'établirent en sédentaires sur la côte occidentale de la 'mer Supérieure';
- 3) une partie d'entre eux émigra en Syrie et en Arabie Heureuse;
- 4) plus tard, une partie des Athrites fut installée par les rois arabes dans le Hauran.

Il est tout aussi évident qu'au moment de constituer son atlas, Ptolémée cartographe a dû forcément trier ses fiches de documentation. Ainsi il sauta les renseignements que nous venons d'énumérer aux 2 et 4. J'en déduis donc que le pays d'origine historique des Nabatéens est à chercher dans la plaine côtière de, riche par endroits, l'Arabie wahhabite et des Emirats, avec ses îles, ses ports, ses villages et villes des oasis, dont la plus renommée était Gerrha, à placer dans l'actuelle el-Hufuf selon toute vraisemblance.

Les Nabatéens occidentaux ont vécu intensément la grande histoire pendant sept longs siècles, durée exceptionnelle pour

<sup>5</sup> J'écris ce terme arabe en majuscule, car la Ḥubta, la montagne orientale de Raqm-Pétra, symbolisait sans doute la Montagne cosmique du soleil levant dont la Racine pénétrait loin dans le monde Inférieur.

<sup>6</sup> Le premier si 'bdt, mis en vedette, occupait tout seul la ligne 5 (suivi naturellement de son titre), le second si l'on restitue aux lignes 4-5 la nomenclature de mnkw, fils de 'bdt vainqueur du Séleucide.

<sup>7</sup> Ce nom venant de l'ethnonyme d'une grande tribu saoudienne, Mṭēr, qui y jouit de droits de pâturage, comme me l'a expliqué un savant saoudien lors de 'The First Conference'.

un peuple bâtisseur d'un grand état. Puis ils s'éclipsèrent, sans toutefois disparaître complètement, après la date fatidique de l'an 106 ap. J.-C.; ils seront encore signalés en Arabie centrale à l'avènement du Prophète. Les Anbatéens orientaux sont restés sur place, en tant que cultivateurs surtout, menant somme toute l'existence paisible d'une ethnie sans histoire pendant un laps de temps interminable; les auteurs musulmans du Moyen Age les retrouveront toujours là, végétant près des marécages du Delta des deux Fleuves<sup>8</sup>.

A peu près en même moment que cinq ou six hommes faisaient inscrire leurs noms sous le masgâd de 'Elâh de Ş'ib dans la montagne de Hégra, un philosophe grec, du nom d'Athénodore, séjournait à Pétra. A son compagnon et ami, Strabon d'Amasée dans le Pont, il relatait, émerveillé, des scènes de la vie dans la capitale nabatéenne. Strabon en inséra un bref résumé au livre xvi, 4.21, de sa Géographie. Mais les deux premières phrases de ce paragraphe sonnent faux dans les éditions et traductions modernes: 'The first people above Syria who dwell in Arabia Felix are the Nabataeans and the Sabaeans. They often overran Syria before they became subject to the Romans; but at present both they and Syrians are subject to the Romans' (trad. Jones). Passons sur le flou qui entoure le statut politique des Nabatéens et l'inévitable simplisme en ce qui concerne leurs rapports avec l'oikoumène syrienne! Mais, par contre, c'est une contre-vérité si l'on dit que les Sabéens d'une part razziaient la Syrie et d'autre part devinrent sujets de l'Empire. Seul Nöldeke s'en est rendu compte, et il proposait d'émender Sabaioi en Salamaioi, en partant de l'association des nbṭw et des šmw dans les épigraphes hégréennes<sup>9</sup>. Mais consultons d'abord les manuscrits conservés de l'ouvrage de Strabon, provisoirement à travers les éditions, bien qu'elles soient agaçantes par leurs apparats sélectifs. Les publications de A. Koraës 1815–1818, de A. Meineke 1852, de C. Müller et F. Dübner 1853–1901, de H. L. Jones 1930, glissent sur les Nabataioi kai Sabaioi. Seul E. Kramer, III 1852, signale consciencieusement une variante, Saaiboi, dans trois manuscrits grecs: Vaticanus 1329, Parisinus 1309, Venetus 379. Nous voilà en présence de la transcription de notre toponyme ş'bw, qu'on vocalisera donc Şa'eb (şa'ib ou şâ'ib) d'après l'originel Saeboi qu'un copiste moyenâgeux récrivit, en variante orthographique, Saaiboi. Le scribe de l'archétype commun aux copies existantes a dû commettre une omission des deux lettres par saut

du même au même: Nabataioi (hoi) kai Saeboi, 'les Nabatéens qui s'appelaient aussi les Şa'eb'.

Athénodore fut l'un de ces voyageurs rarissimes qui comprennent, ou presque, un peuple étranger en se laissant pénétrer par sa vie; Strabon, plus théoricien qu'empirique, résuma somme toute assez correctement les récits du premier. Une pareille 'rara avis' était aussi Pline l' Ancien dont les renseignements sur le Proche Orient, ceux qu'il cueillait personnellement chez les Orientaux fraîchement débarqués à Rome, sont d'une grande précision.

En conclusion, voici comment je répartis dans l'espace et le temps les foyers des Nabatéens:

—la patrie mythique des Nabât nomades dans la zone du Şa'eb;

—la patrie historique, composée des bandes de territoire qu'on précisera peut-être un jour, sur la côte ouest du Golfe Persique, pays de résidence permanente de l'ethnie homonyme 'Anbât qui n'a jamais bougé, à un voyage à Palmyre près, p. ex.

—Dans l'Ouest, un premier foyer, civil et religieux, dans l'oasis de 'Ain Wâdi Mûsa: hag-Gai' des Edomites et Nord-arabes, 'al-Gai' des Nabatéens, Gai'â des araméophones, et un second, dès environ 250 av. J.-C., situé dans la banlieue et le quartier commercial du premier: Raqm 'al-Gai', Petra d'Arabie, Reqem d'eGê'â. Cette double capitale était flanquée de deux autres chef-lieux:

—au Nord, Bosra construite au 3<sup>e</sup> siècle (Buşray, 'Plus-fortifiée', sous-entendu, que la ville grecque du territoire voisin) à l'emplacement d'un campement résidentiel et marchand existant dès avant l'arrivée à el-Gî;

—au Sud, la Mecque avec une dynastie cousine: un Arétas, le parent d'Obodas, y régnait lors du passage de l'expédition d'Aelius Gallus. Le nom Makkat provient de Mankat; comparer, dans l'onomastique safaïtique et thamoudéenne, des noms composites comportant les éléments -mk et -mkt; ce sont les noms des rois nabatéens Mank et Mankat, orthographiés en nabatéen araméen mnkw et mnktw. J'en conclus que la ville de Makkat fut fondation d'un roi des Nabatéens qui portait le nom de Mank, ce qui est la prononciation nabatéenne arabe de malik, 'roi', en tant qu'anthroponyme. A une prochaine occasion je citerai d'autres villes et bourgades fondées par des rois nabatéens. Ptolémée mentionne cette ville très importante de l'Arabie centrale sous la dénomination de Makoraba; vi 6.32, à 73°20'22". J'y vois un toponyme composite et je coupe en conséquence: Makkâ Rabbâ, 'Mecque la Grande'. Sur le -a long passant à -ô, cf. p. ex. l'ancien Môtô égal au moderne Mauta en Jordanie.

<sup>8</sup> Sur les Nabatéens chez les auteurs arabes voir l'article de S. Hamarneh dans ce volume.

<sup>9</sup> Note de Nöldeke chez J. Euting, *Nabatäische Inschriften aus Arabien*, Berlin 1885, pp. 28s.

